

## « Miron, le Magnifique »

Jean Royer

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Royer, J. (1997). « Miron, le Magnifique ». *Lettres québécoises*, (85), 7–7.

## « Miron le Magnifique »

Pour moi, Gaston Miron incarne l'être québécois dans ses malheurs et ses espoirs. C'est le sens de son action et de sa poésie.

« MIRON LE MAGNIFIQUE », a bien écrit Jacques Brault. Il voulait faire coïncider son destin personnel avec le destin de son peuple.

Gaston Miron a été mon mentor et mon maître, mon ami affectueux et mon camarade dans l'action. J'ai partagé ma vie littéraire avec lui pendant 30 ans. Ce n'est certes pas par hasard si je me retrouve aujourd'hui à la barre des Éditions de l'Hexagone qu'il avait fondées, en 1953, et où je suis devenu son éditeur, publiant les deux dernières éditions de *L'homme rapaillé*.

C'était un généreux pédagogue. Il avait la patience du don et de l'échange. Il m'a transmis son amour du Québec et de sa culture. Il m'a montré les chemins de la poésie et de la littérature. Ayant fait avec lui quelques tournées de conférences en France sur la littérature québécoise, je peux témoigner du fait qu'il était un ambassadeur irrésistible, vantant notre version québécoise de vivre l'humanité.

Je l'ai connu dans une intimité fraternelle et j'ai reconnu un homme à la tendresse cachée, à la pudeur extrême, qu'il masquait par ses grands gestes et ses discours à l'emporte-pièce. Toute sa présence, pourtant, se manifestait à partir d'une solide réflexion sur l'homme et son destin, sur le Québec et notre temps, sur la poésie et le langage.

Gaston Miron était un intellectuel rigoureux autant que fougueux. En politique, il était progressiste et indépendantiste, fidèle à notre peuple et à sa culture. Il voulait convertir un à un les citoyens du Québec à la souveraineté parce qu'il croyait à l'existence de notre culture et à l'avenir de la langue française au Québec. Pour lui, l'indépendance était culturelle, mais il savait que les moyens de la souveraineté sont d'abord politiques.

Cet humaniste était avant tout un poète. L'auteur de *L'homme rapaillé* plaçait la poésie au-dessus de tout, comme une sorte d'absolu langage qui avive notre conscience et nous aide à ne pas désespérer de notre humanité.

Gaston Miron reste un phare national par son exemple et par son œuvre de poète, d'animateur culturel et de militant. Il était un homme libre et souverain. L'ami que je pleure aujourd'hui incarnera toujours, pour moi, le Québec et la Poésie.

— Jean ROYER

## La Marche interrompue de Miron

*puis les années m'emportent sens dessus dessous  
je m'en vais en délabre au bout de mon rouleau*

« La marche à l'amour »

MIRON S'EN EST ALLÉ. On n'entendra plus cette voix forte et pénétrante. Elle m'a toujours bouleversé, cette voix, intimidé aussi, provoqué. Que diable a-t-il pensé de disparaître de nos vies, de devenir — déjà demain — celui qui ne jouera plus de son charme, de sa culture, de ses déclarations foudroyantes. Il aimait... Miron aimait. Que dire ensuite qui ait ce sens-là d'une existence nécessaire ? Faudrait-il encore

avoir honte avec lui de l'inavouable abandon du pays, de ce rêve qui n'est pas que mironien, qui nous est essentiel ? Faut-il admettre que les poètes s'en aillent tous à la fois jouer des ombres et du mystère en dehors de nous, en dehors de nos voix rassemblées ? Miron, dans sa débâcle d'ouragan, de terres en friche, de « montagnes râpées du Nord » et d'Octobre, Miron à la « tache errante de chevreuil », Miron épris des libertés les plus secrètes et les plus folles, plein de regrets et de tendresses, Miron qui parlait aux femmes une langue oraculaire et mystérieuse, pleine de glèbe et d'une essentielle « douleur cymbale ». Miron dans son transport, les quatre fers en l'air, avec son harmonica comme un porte-voix, avec ses gigues et ses coups de cœur. Miron, mal rapaillé, et tout à la fois complet en un seul livre, Miron qui nous aura donné certains des plus beaux vers qu'il est imaginable d'imaginer dans notre langue :

*Je suis un homme simple avec des mots qui peinent  
et je ne sais pas écrire en poète éblouissant  
je suis tué (cent fois je fus tué), un tué rebelle*

[...]

*je sais que d'autres hommes forceront un peu plus  
la transgression, des hommes qui nous ressemblent  
qui vivront dans la vigilance notre dignité réalisée  
c'est en eux dans l'avenir que je m'attends*

(« Avec toi »)

C'est ici que nous saisissons au-delà de nous-mêmes une certaine forme de Terre Mère renouvelée entre ses côtes. Il souffrait... et ce mal de vivre qui le tenaillait n'était pas qu'en son corps ravagé :

*La souffrance a les yeux vides du fer-blanc  
elle ravage en dessous feu de terre noire  
la souffrance la pas belle et qui déforme  
est dans l'âme un essaim de la mort de l'âme.*

(« Poème de séparation », 1)

Pas question d'insister sur l'essentiel poète qu'il fut ! Qui ne le sait ? Pas question d'insister non plus sur le patriote, l'orateur, le faiseur de nuages et de pluie, le gueuleur des grand-places et des villes insulaires ! Qui ne le sait ? Pas question non plus d'insister sur son immense culture, sur sa connaissance des livres étrangers, sur le conteur, le buveur plaisant, le grand pourfendeur des causes à jamais remises en cause ! Qui ne le sait ? Quoi dire alors ? L'homme ? Ce serait tellement, déjà. Celui qui voyait d'un œil moqueur la poésie des années soixante-dix, les fouilles de la modernité et du formalisme — ah ! cet œil qu'il avait quand il m'en parlait ! Surtout dire qu'il voulait de la poésie, que les jeunes continuent à en écrire, à en lire. Non, il n'aura pas aimé la poésie de ces années fouineuses qui défaisaient tout, essayaient de penser le texte autrement, mais sa curiosité si vive nous a toujours reçus. Il pestait contre *La Nouvelle Barre du Jour*, mais respectait la démarche forcenée qui s'y accomplissait en poésie. En cela, Miron aura toujours été un écouteur, un personnage pour qui les choses devant soi n'étaient jamais données. Je l'ai aimé à ce moment-là, quand je commençais à écrire ; et sa voix m'intimidait, et ses déclarations m'intimidaient, et sa joie, tout à coup, réconciliait tout. J'aurai aimé Miron pour ce qu'il était, entier et fonceur et « bison dans son destin ». Je l'aurai aimé parce qu'il fut grand, simplement. Par-delà ce qu'il ne peut plus entendre,



Gaston Miron